
Korczak, le consolateur

Le personnage de Korczak est un personnage qui appartient à l'Histoire. Médecin, pédagogue mondialement connu, écrivain et rédacteur de revues pour enfants, donnant des cours à l'Université de Varsovie, parlant toutes les semaines, à la veille de la guerre, à la radio polonaise, dans une émission qui a pour nom : « Causeries du vieux docteur », c'est un personnage public et reconnu. Il recueille les enfants les plus démunis, dans son institut de Varsovie, où il élabore pour eux et avec eux une nouvelle pédagogie. Dans *La Maison de l'Orphelin*, il organise une *République démocratique des enfants*, avec un tribunal où les enfants siègent, un parlement qui promulgue des lois, une gazette murale. Plus tard, dans le ghetto muré qu'il refuse de quitter, le vieil homme s'occupe inlassablement des enfants de l'orphelinat, ne recule devant aucune démarche pour les maintenir en vie, accepte de mendier pour trouver de quoi les nourrir, sans jamais oublier son souci pédagogique, car jusqu'à la fin, il leur fait jouer des pièces de théâtre dont certaines, les derniers jours, évoquent la mort des enfants. Lors de la liquidation du ghetto, alors qu'on lui propose à plusieurs reprises un sauf-conduit, en raison de sa notoriété, Korczak refuse de s'en servir et il accompagne à la mort ses orphelins. Les derniers récits des témoins décriront le vieil homme qui marche dans les rues du ghetto de Varsovie, à la tête d'une cohorte d'enfants dont il porte l'un des plus jeunes dans ses bras, et qui avancent en rang vers l'*Umslagplatz*, la place de la déportation.

Très vite, le vieux pédagogue devient le héros d'une légende réparatrice. Michel Borwiczⁱ raconte comment dès le lendemain de son acte, le récit s'en répand donnant lieu à des chansons, à des poèmes que l'on récite dans les camps et les ghettos. Korczak devient alors le représentant de tous les adultes anonymes qui ont volontairement accompagné les enfants à la mort, ou qui comme l'explique Michel Borwicz ont adopté une attitude « en accord avec leur morale dans le chaos organisé ». Dès lors cette figure ne cessera d'être évoquée, dans les mémoires des témoins, puis dans les œuvres d'écrivains qui reconstituent la fin du ghetto de Varsovie. Deux aspects de l'événement font mémoire : le fait qu'il ait accompagné les enfants, mais aussi le fait qu'il leur ait raconté des histoires. Dans le témoignage de Szpilman *Le pianiste*ⁱⁱ c'est cette marche qui est évoquée. Dans le roman de Manès Sperber, *Qu'une larme dans l'océan*, c'est encore cette traversée du ghetto qu'Eddy Rubin décrit au comte Skarbek, responsable de la Résistance polonaise, pour lui reprocher l'indifférence et la complicité des Polonais devant le massacre. Dans *Un cri sans voix* d'Henri Raczymow, c'est le même épisode qui est décrit et la narratrice, Esther rêve qu'elle voit son petit frère avancer en chantant derrière Janusz Korczak « qui porte une petite fille dans ses bras.ⁱⁱⁱ » Le monument dédié à Janusz Korczak et aux enfants de son orphelinat qui se dresse dans le cimetière de Varsovie, reproduit avec fidélité cette dernière image. Le vieil homme porte dans ses bras un enfant qui s'accroche à son cou, en tient un autre par la main, tandis qu'une cohorte de petites silhouettes semble cheminer dans le bloc de pierre.

Dans d'autres textes, c'est la capacité du vieil homme à raconter des histoires aux enfants condamnés qui est mise en scène. Ainsi dans *Monsieur Fugue*,^{iv} Liliane Atlan crée un personnage qui accompagne les enfants et veut les distraire par ses contes, mais ce qu'elle s'attache à mettre en valeur, c'est le terrible savoir de ces *enfants-vieillards* qui considèrent l'adulte qui veut leur raconter des contes avec une sorte de

commisération, comme s'il était lui-même un enfant attardé. De même dans *Le dernier des Justes*, c'est encore Korczak le conteur qui est évoqué. Lors d'un entretien accordé à Francine Kaufmann, André Schwarz-Bart lui dit s'être inspiré de la figure d'Elie Bloch, le jeune rabbin qui après la déportation de leurs parents, les avait accompagnés ses frères et lui vers un centre d'orphelins juifs et les avait bercés de ses récits. Mais il lui confie aussi avoir été fasciné par le personnage du vieux docteur dont on dit qu'il raconta des histoires aux enfants pendant tout le trajet en wagon. Ernie Levy, le héros déchiré d'André Schwarz-Bart, est l'une des plus belles incarnations littéraires du personnage, même si contrairement au vieux docteur, il est encore lui-même presque un enfant. Il n'a que vingt ans tandis que dans le wagon scellé, il déroule inlassablement pour les enfants qui agonisent le récit de ce que sera la vie à Pitchipoï, le royaume juif. A une vieille doctoresse qui lui reproche de mentir, il se contente en effet de répondre : « Madame, il n'y a pas de place ici pour la vérité. » Tendresse sans pouvoir qui se traduit par ce dernier cri accompagnant le martyr des enfants: « respirez fort mes agneaux, respirez vite. »^v Cri qui contient ce que Pérec appelait « la vérité de la littérature » et qui n'en finit pas de résonner à nos oreilles. La dernière réincarnation de Korczak, se trouve dans le livre d'Aharon Appelfeld, *Histoire d'une vie*^{vi}. Gustav Gustman qui enseigne la musique dans un institut pour enfants aveugles, leur fait revêtir leurs meilleurs habits, et leur fait observer cinq arrêts, sur le chemin de la gare. Au cours du premier, ils chantent du Schubert, au deuxième arrêt, ils chantent du Bach, au troisième arrêt ils chantent en yiddish

« N'ayez pas peur les enfants », murmura Gutsman et les enfants continrent effectivement leur douleur. A la gare ils eurent le temps de chanter leur hymne jusqu'au bout avant d'être poussés vers les wagons.^{vii}

L'histoire de Korczak, de réalité historique est devenue mythe, elle plane au-dessus de toute cette souffrance en des récits qui restaurent l'image de l'homme mais refusent toute consolation qui apparaîtrait comme une euphémisation^{viii}.

ⁱ Michel BORWICZ, *Ecrits des condamnés à mort sous l'occupation nazie*, Gallimard, 1973.

ⁱⁱ Wladyslaw SZPILMAN. *Le pianiste, L'extraordinaire destin d'un musicien dans le ghetto de Varsovie. 1939-1946*. Robert Laffont, 2001

ⁱⁱⁱ Henri RACZYMOW. *Un cri sans voix*. Gallimard, 1985, p.96

^{iv} Liliane Atlan, *Monsieur Fugue ou le mal de terre*, Seuil, Petite Collection T. 1967. Pièce montée par la Comédie de Saint-Étienne et représentée au festival d'Avignon en 1968

^v André SCHWARTZ-BART, *Le dernier des justes*, Le Seuil, 1959, p.504

^{vi} Appelfeld en est conscient qui écrit : « chaque ville apparemment a eu son Janusz Korczak ».

^{vii} Aharon APPELFELD, *Histoire d'une vie*, l'Olivier, 2005, p.60

^{viii} C'est sans doute ce soupçon d'une volonté d'euphémisation qui expliquent les réactions souvent violentes, parfois injustes, face au film d'Andrzej WAJDA, *Korczak*, sorti en 1990.

